

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, ce matin du 13 juin, Lottie Wilkes constata qu'un cap venait d'être franchi : cela faisait un an qu'elle n'avait pas fait l'amour avec son mari.

Ethan laissa échapper un soupir dans son sommeil. Inconsciemment, il lui posa le bras sur le front en se retournant. Il était si mignon quand il dormait, avec ses courtes respirations légères, cette familière odeur moite, les battements de ses paupières veinées. Lottie ne se lassait pas de contempler tant de douceur, de vulnérabilité. Le petit poussa un geignement.

Lottie savait qu'il s'était écoulé un an, car, près d'une année auparavant, pratiquement jour pour jour – la veille de leur anniversaire de mariage –, ils avaient trouvé la force de s'accorder « une petite sieste crapuleuse », comme il disait. Lottie s'était sentie un peu négligée à cette occasion ; la performance lui avait laissé l'impression qu'il aurait pu se trouver en compagnie de n'importe qui.

– Tu ne voudrais pas m'embrasser comme avant ? avait-elle demandé.

– Bon sang, Lottie ! s'était-il écrié avant de rejeter les couvertures d'un geste vif et de quitter l'appartement comme un ouragan.

Lottie, qui avait oublié un instant à quel point il détes-

tait qu'on lui réclame quoi que ce soit, s'était promis de se refuser à lui tant qu'il ne l'embrasserait pas. Promesse manifestement tenue.

Ethan ouvrit ses grands yeux bruns.

– Coucou, maman, murmura-t-il.

– Chut, mon ange, répondit Lottie. Tu vas réveiller papa.

Ethan soufflerait quatre bougies en septembre. Pour l'instant, il avait trois ans et trois quarts. Il était précoce en matière de fractions..., ce qu'il n'était pas en ce qui concernait le fait de dormir seul dans son lit.

– Allez, mon ange, lui souffla-t-elle à voix basse. Debout.

Il était cinq heures quarante-deux, et c'était le septième matin d'affilée où elle aurait préféré dormir. Officiellement, l'été allait commencer dans huit jours ; pourtant, le ciel était gris et il faisait encore maussade, froid et humide ; les mammifères ne quittaient guère plus leurs tanières que les oiseaux leurs nids et les poissons leurs... Où hivernaient-ils... Leurs récifs ? Ethan, évidemment, demeurait insensible aux caprices de la météo. Tous les matins, il se réveillait inmanquablement entre cinq heures trente et cinq heures quarante-sept, alors qu'il s'était endormi – après force cris et protestations – juste un peu avant minuit. Et il déboulait dans leur lit entre deux heures trente-sept et trois heures quatre. Lui pouvait faire une sieste de deux heures en fin d'après-midi, ce dont il ne se privait pas. Un luxe que Lottie et Jon, en revanche, ne pouvaient se permettre.

Ce qu'il y a de pire avec un enfant en bas âge, finalement, c'est la privation de sommeil. Ce n'est pas de passer son temps en sa compagnie, de le balader partout en poussette ou d'envisager, le plus sérieusement du monde, le caractère magique de la sonnette de la porte d'entrée. Ça, c'est merveilleux. Non, ce qui est difficile, c'est ce régime de deux à trois heures de sommeil par nuit, pas juste une fois tous les trente-six du mois, mais nuit après nuit et jour après jour.

L'absence de vie sexuelle faisait partie des dommages collatéraux. Au fond, Lottie en trouvait sa vie facilitée : cela faisait moins de lessive.

Elle conduisit Ethan aux toilettes. Il arborait avec fierté sa culotte d'apprentissage à la propreté, mais il était beaucoup moins fier de ne pas tremper sa couche juste avant le lever du jour.

– Bravo, mon grand ! s'enthousiasma Lottie à la vue de son fils fièrement dressé à côté du pot, sans piper mot. Bel essai !

Elle l'adorait, et pas uniquement en raison de leur ressemblance. Elle était épatée par les mots que produisait le petit cerveau de cet elfe bouclé aux grands yeux. La détermination de son petit corps massif la frappait. La moindre nouvelle idée qu'il formulait l'émerveillait.

– Petit déjeuner, maman ! déclara-t-il ce matin, et Lottie en fut bouleversée, comme chaque matin.

Et, comme chaque matin, ces premières heures de la journée s'écoulèrent dans un tourbillon accompagné de bouillie à la banane, des hits du moment sur la station de radio Z100 et des vidéos de train sur YouTube. Comme chaque matin, Jon émergea à sept heures quinze, il enfila son costume et sa chemise d'ambitieux juriste et leur déposa à chacun un baiser sur la joue avant de partir au travail.

– Bonne journée, bonhomme, fit-il à Ethan. Joyeux presque anniversaire de mariage, chérie ! lança-t-il à Lottie depuis le seuil, comme si lui aussi avait conscience de la situation sans pour autant paraître éprouver le moindre désir d'intervenir. Je ne serai sans doute pas rentré de bonne heure ce soir.

Allez savoir ce que cela signifiait.

Lottie et Ethan se préparèrent pour la maternelle. Quatre heures par jour à vingt-sept mille dollars l'année. C'est ce qu'elle avait en tête chaque matin lorsqu'elle pous-

sait la poussette dans la côte menant à Happy Circle Friends. Vingt-sept mille dollars par an qu'elle ne gagnait pas, contrairement à Jon, et que ni l'un ni l'autre ne pouvaient consacrer au remboursement de leurs prêts étudiants. Et encore, Happy Circle était la moins chère.

Ce matin, cette somme semblait encore plus écrasante que d'ordinaire. Il aurait été tellement plus facile de faire l'école à la maison. Une pluie bizarrement chaude tombait dru d'un ciel de plomb. Lottie n'avait pas ses bottes en caoutchouc – une fois de plus, elle ne les avait pas trouvées en sortant – et elle aurait les pieds trempés avant d'avoir atteint la 3^e Avenue. Tout à son plaisir de maîtriser les gouttes de pluie, Ethan, bien à l'abri dans son cocon, donnait des coups de pied dans la capote en plastique de sa poussette pour former de minuscules ruisselets.

Une file de poussettes dégoulinantes encombrait l'entrée de l'ancienne église abritant à la fois Happy Circle Friends et son illustre rivale, President Pre. Le legging violet de Lottie était trempé jusqu'aux genoux. Bien qu'elle ne fût pas amie avec la plupart des mamans de Happy Circle, Lottie s'efforçait de se montrer amicale envers tout le monde. C'était dans sa nature. Ses cheveux étaient tellement mouillés qu'elle les secoua à la manière d'un chien sur Ethan – il adorait cela – avant de prendre congé.

– C'est bon, maman ! Vas-y, maintenant ! s'exclama son fils en lui donnant des petites tapes comme à un chien.

Dès qu'il s'attablait à ses Lego, il n'avait plus besoin d'elle.

– Au revoir, mon ange ! répondit Lottie, déjà consciente qu'il lui faudrait bientôt cesser de l'appeler ainsi.

Tout en se frayant un chemin dans l'entrée parmi les super poussettes Maclaren détrempées, elle se prépara à affronter de nouveau le mauvais temps.

La pluie avait redoublé. On aurait même dit que... Quoi ?... Il grêlait ? Depuis la mi-mai, il ne cessait

de pleuvoir. Certes, d'ici peu, tout le monde supplierait que survienne une petite averse rafraîchissante lorsque la chaleur torride d'août se serait installée. Lottie resserra son ciré et enfonça ses mains dans ses poches. Un grand *latte* allégé aiderait peut-être. Alors qu'elle se tournait pour partir, quelque chose attira son regard : une nouvelle annonce sur le panneau d'affichage à l'ancienne installé près de la porte. Entre *Notre chère Nounou nous quitte* et *Pour une mise au sein sans douleur – coaching d'allaitement maternel* était proposé :

Hopewell Cottage

Little Lost Island, Maine.

Charmant cottage ancien à louer sur un îlot perdu.

Eau de source, myrtilles, verre de mer.

Août.

Tout à coup, elle perçut une forte inspiration derrière elle.

– Est-ce à cause du cottage ? s'enquit Lottie sans même savoir à qui elle s'adressait.

– Je vous demande pardon ?

– C'est cette annonce qui vous laisse pantoise ?

En se retournant, elle découvrit une autre mère... très différente d'elle ! Une grande Scandinave au visage carré et aux yeux d'un bleu très pâle. Une mère de l'école President Pre, et pas n'importe laquelle : Rose Arbuthnot, un vrai génie.

L'autre maman replia vivement un courrier sur lequel Lottie reconnut cependant l'en-tête de l'école maternelle d'en face. Lottie avait déjà entendu dire qu'ils ne cessaient d'envoyer des lettres aux parents – on ne pratiquait pas l'e-mail à President Pre. On ne rigolait pas à President Pre.

– Une petite île perdue, reprit Rose, pas uniquement pour elle-même.

Rose Arbuthnot était mariée à un écrivain, Fred Arbuthnot (elle avait pris son nom !), connu pour être l'un des deux lauréats du prix MacArthur à habiter le quartier. Le génie, c'était lui, pas elle. Dans les souvenirs de Lottie, il avait également

le génie de l'art de la récup, il dirigeait un hospice et confectionnait des tapisseries avec du chanvre ramassé dans les marinas de City Island. Ou quelque chose dans ce goût-là. Tout lui réussissait. Actuellement, il travaillait à un grand roman, disait-on. Le livre n'avait en tout cas pas encore paru. Quoi qu'il en soit, on attendait de grandes choses de sa part.

Pourtant, Rose, dont le visage paraissait encore plus pâle de près (elle avait des cils carrément transparents), était là à se concentrer sur le mot de l'école maternelle comme si son sort dépendait de la surface crémeuse du papier à en-tête.

– Hopewell, répéta Lottie en persistant à s'adresser à elle. Il faut qu'on aille là-bas.

– Rose ? Je peux vous recevoir un instant ?

Au son de la douce voix de Patience, la si bien nommée directrice de President Pre, Rose sursauta devant le panneau d'affichage. Elle fut ravie de l'interruption, tant il lui tardait de quitter les lieux avant que l'autre maman ne l'assaille de nouveau. Elle savait parfaitement déchiffrer les conversations de tous ces parents d'enfants en maternelle. « Ben a-t-il fini de faire ses dents ? » sous-entendait : « Aura-t-il bientôt fini de mordre les autres ? » « Beatrice et Benedict... Quels prénoms formidables ! » signifiait en fait : « Ouah ! C'est plutôt prétentieux, même pour Park Slope ! » Quant au fameux « Votre mari avance sur son bouquin ? » qui voulait dire : « Comment diable faites-vous pour vous offrir ce train de vie alors que, ni l'un ni l'autre, vous ne gagnez le moindre argent ? » c'était ce qu'elle préférait éviter par-dessus tout.

– Bien sûr, avec plaisir, répondit Rose.

Elle savait parfaitement à quel sujet Patience voulait la voir. Le don annuel des Arbuthnot, aussi généreux fût-il, devait avoir été jugé insuffisant. Pourtant, le chèque avait bien été encaissé.

L'autre mère se tourna vers elle, la main tendue. Les manches de son ciré gouttèrent sur le poignet de Rose. Cette femme arborait une chevelure brune bouclée tout à fait enviable et un visage expressif. La petite sœur de Harpo Marx.

– Je suis la maman d'Ethan, de Happy Circle, se présenta-t-elle.

Rose ne s'expliquait pas vraiment cette soudaine gentillesse ; néanmoins, cette femme la regardait avec compassion, voire solidarité. Il était difficile de lui résister. C'est pourtant ce que fit Rose.

– Je dois y aller, déclara-t-elle.

– Je sais, répondit la femme. Je crois qu'on devrait y aller toutes les deux.

– Quoi ? s'étonna Rose.

– Je m'appelle Lottie Wilkes. Je suis la maman d'Ethan, répéta la mère en parlant distinctement, comme si Rose ne comprenait pas l'anglais, et je crois qu'on devrait essayer d'aller sur cette île d'Hopewell. Parce que nous avons besoin de fuir tout cela.

– C'est : « Little Lost Island » et « Hopewell Cottage ».

Rose était une lectrice attentive.

– Mais je n'ai nul besoin de fuir.

– Rose ? relança Patience.

– Je dois y aller.

Elle suivit la directrice le long de l'étroit couloir aux murs couverts de joyeux dessins, de messages d'encouragement et de distributeurs de gel désinfectant.

Avec Fred, elle avait remué ciel et terre pour faire accepter les jumeaux dans cet établissement. Même avec un prix MacArthur, l'inscription s'était révélée une affaire délicate, d'autant plus que les enfants étaient deux. Mais maintenant que Bea et Ben y étaient, ils seraient tranquilles jusqu'au troisième cycle d'études supérieures. Du moins, c'est ce que tout

le monde disait. Elle soupira en espérant que Patience ne revienne pas là-dessus.

– Je vous en prie, asseyez-vous, l’invita la directrice.

Rose prit place. Patience commença par de menus propos sur le programme d’été de l’école et ses avantages, ce en quoi elle n’apprenait rien à Rose, déjà au courant, puisque les jumeaux y étaient inscrits tous les deux. Ensuite, elle aborda le mauvais temps, les projets de vacances, la politique du Park Slope Food Coop, le supermarché coopératif du quartier. Rose connaissait suffisamment son interlocutrice pour savoir qu’à ce stade, elle cherchait avant tout à l’amadouer.

– Je suis désolée que Fred n’ait pas pu venir, déclara-t-elle.

Autant elle aimait l’école, autant elle se fichait de la déférence trop appuyée de Patience à son égard.

– Cette femme serait capable de flairer l’odeur de l’argent dans un abattoir, avait déclaré Fred, la veille, lorsqu’ils avaient découvert le mot glissé dans la poussette de Ben pour les convoquer. Tu peux t’en charger ? avait-il demandé.

Rose avait le sentiment de devoir se charger de bien des choses, surtout quand il s’agissait des jumeaux. Par chance, Patience n’avait pas totalement idée de ce que pesaient les Arbuthnot, sinon elle ne se serait pas privée de les solliciter pour le financement d’un nouvel établissement. Néanmoins, comme le ton de ce courrier différait légèrement, peut-être Patience disposait-elle de nouveaux renseignements.

– Je le regrette également. Mais je suis certaine que vous savez pourquoi je vous ai fait venir, affirma Patience.

Rose acquiesça de la tête.

– Je le crois, en effet.

Patience croisa les bras, la regarda droit dans les yeux et hocha la tête.

– Nous sommes inquiets pour Ben, annonça-t-elle.